

Retour au Cambodge

Cambodge, 17 avril 1975.

*Les Khmers rouges prennent le pouvoir
et programment l'un des plus grands
génocides du XX^e siècle.*

*Là-bas, dans les confins de l'horreur,
Malay Phcar a presque tout perdu.*

*Son "retour", un quart de siècle plus
tard, devient un voyage tout aussi
émouvant que courageux...*



Vous étiez enfant au moment du génocide. Comment repart-on sur les traces de son passé ?

Je ne m'attendais pas à revenir au Cambodge aussi tôt. J'avais toujours dit : "Je garde ce voyage pour mes 50 ans". Y repartir, je le savais, remuerait trop de souvenirs, raviverait un vécu cauchemardesque. Il est difficile d'ouvrir ce genre de trappe dans sa mémoire. Et moi, je voulais vivre, tout simplement. Le génocide a tué plus de la moitié des membres de ma famille, dont mes parents. Si je retournais là-bas un jour, je savais que ce ne serait pas un voyage de découverte mais une aventure douloureuse, qui secouerait tout mon être.

Et puis... il y a eu ce dimanche de mai 2002. Je m'en souviens bien. Il était 13 h 30. Le téléphone sonne : c'était Olivier Weber, le grand reporter. Je l'avais rencontré en 1998, pour un entretien à l'occasion de la sortie de mon premier livre *L'Enfer khmer rouge*. Olivier Weber partait pour le Cambodge afin d'y réaliser un documentaire ; il me proposait de

venir avec lui. J'ai dit oui, tout de suite, sentant instantanément une boule se former dans mon ventre, une crampe d'estomac colossale qui se déclarait. Auparavant, en ma qualité de styliste, deux de mes mannequins m'avaient proposé un aller-retour pour Phnom Penh. Je ne me sentais pas prêt : j'avais refusé. Cette fois, la perspective n'était plus la même : je ne serais pas seul, mais avec Olivier. Il fallait que j'accepte...

... pourquoi ? Qu'espériez-vous retrouver ?

Je ne crois pas que l'on sache toujours ce que l'on souhaite retrouver. Je m'en voulais d'avoir perdu Vichet, mon frère cadet, lors de notre fuite dans la jungle. Beaucoup de membres de ma famille nous avaient déjà été arrachés. Avec Vichet, ce qui changeait fondamentalement c'est que, en tant qu'aîné et même si je n'avais que 12 ans, je m'en sentais responsable. En ce début mai, pourtant, la quête de mon frère n'existait pas encore... Non, pour moi, c'était le Cambodge, les Khmers rouges et tout ce qui s'as-



EN SAVOIR PLUS

- *L'Enfer Khmer rouge, une enfance au Cambodge*, Malay Phcar, Yves Guiheneuf, L'Harmattan, 1997 ;
- *Une enfance en enfer - Cambodge, 17 avril 1975-8 mars 1980*, Robert Laffont (et Éd. J'ai lu - collection récit poche, 2007) ;

SUR LE WEB

<http://www.cambodgevision.com/>

sociait à ces années noires que je paraisais rechercher. Au fur et à mesure que le départ approchait, une appréhension grandissait en moi. Puis vint le 11 mai, et Phnom Penh. En arrivant à l'aéroport, j'ai vu un policier. Il avait une matraque ; cela a suffi pour que je revoie tout : les Khmers rouges, l'exode, les camps, l'exode, les morts, la violence...

Chaque jour, chaque situation, chaque rencontre est devenue une nouvelle épreuve. Dans l'équipe qui entourait Olivier, tous voulaient une chambre individuelle le temps du tournage. Pas moi. J'ai demandé à pouvoir partager la même chambre que notre interprète et que notre chauffeur. Je mettais alors mon lit sous la fenêtre pour me protéger si on nous jetait une grenade en pleine nuit. J'ai vécu comme cela tout notre séjour, terrifié et sans pouvoir dormir. Un jour, en prenant ma douche, l'eau est devenue rouge — peut-être un dépôt de fer —, mais moi, je voyais du sang couler du pommeau. Les traumatismes vous habitent long-

temps. Parallèlement, ma langue me revenait en tête. Pendant plus de deux décennies — ou presque —, je n'avais pas eu l'occasion de la pratiquer. Là, à l'entendre, tout me revenait. Tout comme pour l'itinéraire que j'avais suivi lors de notre fuite. Toute cette vie écoulée depuis et cette carte qui se redessinaient dans ma tête, surréaliste de précision. La boule au ventre ne me quittait pas, ne s'estompaient pas. Je vivais à fleur de peau et je ressentais des sentiments confus : je remontais la piste des miens et donc la mienne également.

Vous étiez d'une famille de neuf frères et sœurs...

Oui, j'étais le septième. Mes parents avaient une briqueterie près de Phnom Penh. Quand les Khmers rouges ont déclaré l'année zéro, toute la population a été contrainte de partir vers le Nord — comme nous —, ou vers l'Ouest. Nous étions des millions sur les routes. L'histoire est longue : peu à peu, notre famille s'est réduite. Dysenterie, épuisement, famine, paludisme, infections, maladies ou encore sangsues étaient notre quotidien. Comme si tout cela ne suffisait pas, les mines bordaient les routes, piégeaient les champs, les rizières ou les mares, les bombes et les grenades explosaient et les exécutions sommaires, déportations et tortures achevaient de décimer la société cambodgienne. On trébuchait sur les cadavres. À chaque nouveau corps, je m'efforçais de regarder son visage pour tenter d'y reconnaître peut-être un proche. Par exemple, ma sœur aînée et son mari dont très vite nous avions été séparés et restions sans

Les traumatismes vous habitent longtemps

nouvelle. Ainsi passaient les semaines : sans sortie du tunnel et toujours moins nombreux. Après ce furent les camps — où j'ai dû aller, comme tout enfant de plus de 10 ans — et les rations alimentaires calculées pour la survie des plus forts : de l'eau marron impropre à la consommation et une cuillerée à café de riz pour tout repas. Puis, les Khmers ont fini par partir, chassés par l'armée vietnamienne, leurs frères d'armes d'hier. Mais l'horreur continuait. Les hommes de Pol Pot se retranchaient dans des embuscades, des barrages, se structuraient en guérilla. Il fallait fuir, mais pour aller où ? ! Je me retrouvais tout

seul avec mes deux cadets — ce qui restait de notre famille — pour traverser la jungle. À 12 ans, cela faisait de moi l'aîné, le responsable. Comment faire face ? Comment leur assurer à manger ? Comment trouver de l'eau tous les jours pour ne pas mourir de soif ? Et comment ne pas les perdre, eux ? Poev avait 10 ans et Vichet 6 ou 7 ans.

Combien de temps êtes-vous restés dans la jungle ?

Près de quatre mois à fuir et se cacher. Parfois avec 500 ou 1000 personnes, parfois avec dix familles. Les groupes se faisaient et se défaisaient, mais c'était toujours du chacun pour soi. On souffrait trop pour se préoccuper de l'autre. Pour les adultes, bien qu'enfant, je n'avais qu'à me débrouiller. Certes, les hommes tentaient, quand ils le pouvaient, des razzias dans des villages proches et je me joignais à eux si l'occasion se présentait — mais leur "aide" s'arrêtait là. On espérait trouver un peu de riz, du manioc, d'autre chose à manger qu'une grenouille ou une mygale. Il fallait éviter les barrages des Khmers rouges, et avancer peur au ventre, traumatisé par l'inhumanité de ce que nous vivions. On se méfiait de tout : l'un de mes frères, Léon, avait été attiré à l'extérieur de son village : "si tu nous aides, tu auras du miel" lui avait dit un Khmer rouge. On savait qu'il fallait toujours refuser quand un cadre du régime nous proposait une douceur, que c'était pour mieux nous isoler des regards afin de nous tuer, qu'ils ne revenaient jamais ceux auxquels on avait proposé cela. Léon avait toujours réussi à prétexter une fatigue ou un malaise pour ne pas y aller. Mais cette fois, il n'a pas pu : il a suivi... et il n'est jamais revenu. C'était quinze jours avant que les Khmers rouges abandonnent le village, ignorant qu'ils sont battus par les Vietnamiens. On avait donc peur des mouchards, peur des Khmers rouges, peur de la jungle, de l'esprit des morts. Un jour, on a trouvé un tas de riz, toute une réserve sous des feuilles. La faim nous tenaillait, mais on n'a pas osé y toucher : les Khmers auraient pu se venger.

Comme les autres, je marchais. Je poussais Vichet devant moi, inlassablement, pour ne pas le perdre de vue. Nous étions pieds nus, et parfois nous nous blessions sur les petites pousses de bambous. Je le voyais

fatigué — il avait mal. Alors je le portais et là, c'était ses os que je sentais contre mon dos. Parfois, j'ai dû le disputer. Une fois, j'avais ramené du riz d'une razzia : il fallait l'économiser le plus possible. Au lieu de cela, Vichet a fait tout cuire dans une casserole ! Et pendant que je lui expliquais pourquoi il ne fallait plus jamais faire cela, un vacarme lointain s'approchait, des coups de feu éclataient. J'ai eu le temps de prendre le manche de la casserole dans une main et Vichet de l'autre. Il fallait courir, vite ! Poev, lui, était toujours devant, inconscient — insouciant presque si cela était possible. Ironie du sort, ce jour-là, grâce à cette casserole, on a pu manger ! Une autre fois, nous avons croisé des maquisards (un réseau) qui nous ont distribué du dentifrice et des brosses à dents. Cela nous paraissait si futile à nous qui n'avions même pas d'eau à boire. Nous avons alors mangé le dentifrice. Que faire d'autre ? — après tout, c'était de la pâte...

Avez-vous été aidés par ce réseau ?

C'était l'idée... mais après, rien n'était facile. Ils nous avaient dit "Le grand ventre va bientôt éclater". Nous, nous ne comprenions pas. De fait, ils nous annonçaient, dans leur code, la fin du régime de Pol Pot. Ils nous ont promis : "On attaque les Khmers rouges et on revient vous

aider dans dix jours". Et nous, on y a cru. Nous les avons suivis pour regagner un village. Moi qui trainais toujours derrière aussi loin que possible, j'ai vu l'embuscade, entendu les coups de fusils, vu les Khmers rouges à cheval et les poursuites. Je me suis mis à courir, puis j'ai perdu mon jerrican percé que j'avais réparé avec des moyens de fortune pour y garder

J'ai mis des années à comprendre qu'un enfant ne pouvait pas être responsable. Que c'étaient les Khmers rouges qui l'étaient.

un peu d'eau. Je me suis blessé au front avec une épine. Je me suis cru mort : je saignais et j'étais tant à bout de souffle, mais j'ai réalisé que non, que je continuais de marcher. Que j'étais donc en vie. Je ne devais pas m'arrêter alors — surtout pas. J'ai traversé un campement vide. Les corps de deux femmes et de trois enfants égorgés gisaient sur le sol. J'ai avancé encore... et j'ai retrouvé Vichet, seul, désespéré. Poev était devant, comme toujours.

C'est lors de ses fuites éperdues qu'un jour vous l'avez perdu...

Non, c'est plus la faim qui nous a séparés. Il y avait l'odeur de ce fruit sur le chemin. Vichet m'a demandé de pouvoir aller le ramasser. Il demandait toujours ce genre de choses. Et, toujours, je disais non. Mais cette fois, j'ai cédé. J'aurais voulu l'attendre, mais le groupe avançait et Poev était devant — loin comme d'habitude. Je regardais derrière, toujours en continuant une marche que je ralentissais, mais je ne voyais pas Vichet revenir. C'est ainsi que je l'ai perdu. Je m'en suis voulu. Je me suis senti coupable, responsable. J'ai mis des années à comprendre qu'un enfant ne pouvait être responsable. Que c'étaient les Khmers rouges qui l'étaient. Que c'étaient eux qui avaient décimé ma famille.

Comment avec Poev, vous êtes-vous sortis de cette partie de cache-cache mortel ?

Nous sommes tombés sur des Vietnamiens, surpris, qui nous ont dit d'aller à Battambang, près de Païlin où aujourd'hui se sont retranchés les bourreaux d'hier. Là, nous avons été recueillis par la sœur d'une dame de notre village puis par des cousines pendant quelques mois. Afin de leur

19^e FESTIVAL DES GLOBE-TROTTERS

Retour au Cambodge, film documentaire d'Olivier Weber et Bernard Crouzet, écrit par Malay Phcar et Olivier Weber, dimanche 23 septembre à 14 h, dans l'amphithéâtre.

donner les moyens de nous acheter du riz, je leur ai donné ce qu'il me restait des bijoux de ma famille : il fallait manger et reprendre des forces. Puis nous sommes passés en Thaïlande. Nous faisons partie des premiers Cambodgiens à arriver dans les camps de réfugiés. Un jour, des amis sont venus me prévenir : "Ta sœur, ta grande sœur, elle vient d'arriver au camp !" C'était irréel, impossible. Poev croyait que c'était un fantôme. La nuit, il ne voulait plus la lâcher. Il avait peur qu'elle ne parte. Celle que nous avions perdue voilà si longtemps... C'est elle qui a fait les démarches, et comme la mère de mon père était française, que mon père avait la double nationalité, il l'a obtenue pour ses enfants aussi. C'est grâce à cela que nous avons pu venir en France.

À l'arrivée, un nouveau miracle nous attendait : dans un camps de transit, à Herblay, au nord de Paris, André, un autre de mes frères, déjà en France, nous a retrouvés...

Comment résumer ces années en quelques mots ? Il y a tant à dire.

... D'où les livres que vous avez écrits...

Oui, pour dire, d'abord. Et pour que tous ceux qui sont morts ne soient pas oubliés, ensuite — il en est de même de ce documentaire.

Et Vichet alors ?

Vichet ? ! Heureusement que je n'ai pas attendu mes 50 ans pour retourner au Cambodge ! Il est vivant et aujourd'hui, je sais ce qu'il est devenu, j'ai ma réponse et je vis mieux. Mais je veux continuer de témoigner. J'écris actuellement un troisième livre et viens de créer un site Internet pour favoriser le dialogue. Après, compte tenu de l'angoisse qui s'est emparée de moi lors de ce voyage, je ne sais pas si je retournerais de sitôt au Cambodge. Mais maintenant, je peux attendre...

interview réalisée par Aurélie Taupin

